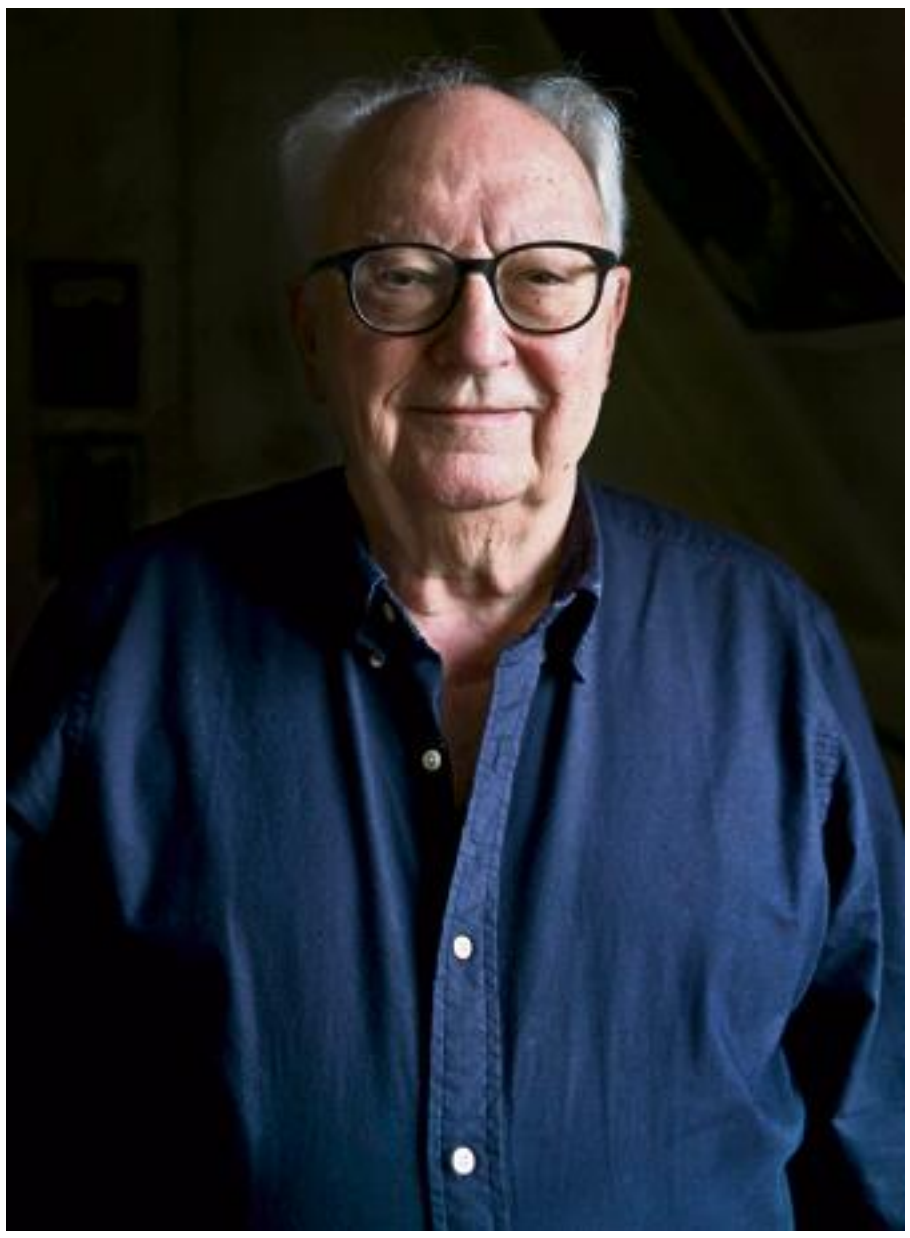
Etienne Balibar : « L'histoire ne continuera pas comme avant »

Le philosophe marxiste a bâti une pensée qui lui permet d'affronter la crise sanitaire actuelle et celle, économique et sociale, qui vient. Les deux premiers volumes de ses œuvres complètes en témoignent



Etienne Balibar, le 5 mars, à Paris. JEAN-LUC BERTINI/PASCO

ENTRETIEN

Bien qu'il soit l'un des intellectuels français les plus commentés à l'étranger, Etienne Balibar (né en 1942) se distingue par son humilité. En témoignent les deux premiers volumes de ses œuvres complètes, *Histoire interminable* et *Passions du concept*. On y retrouvera non seulement l'impressionnante variété des questionnements qui sont les siens (sur l'universel, la frontière, la violence…), mais aussi la générosité d'un philosophe qui conçoit son travail comme un franc dialogue avec ses contemporains du monde entier. Alors que s'ouvre une crise planétaire, voici les réflexions d'un philosophe sans frontières.

Comment un homme comme vous, profondément imprégné par la culture politique marxiste, fait-il face à l'actuelle pandémie ? La question sociale est-elle chassée par la question virale ?

Voilà une jolie alternative, presque un sujet de bac ! Pour moi, ce que la « question virale » a de plus frappant, c'est bien sûr les souffrances dont elle s'accompagne, mais aussi l'urgence qu'elle confère au problème de l'immunité qui traverse toutes les barrières nationales ou sociales. Mais il y a un autre recoupement : c'est la vulnérabilité différentielle de nos sociétés à la pandémie. Nous ne sommes égaux ni devant le risque ni devant les mesures prises pour le conjurer. Les inégalités, dramatiquement accentuées, se transforment en différences anthropologiques, c'est-à-dire en clivages à l'intérieur de l'espèce humaine.

Parmi les pertes de repères que provoque cette pandémie, il y a ce sentiment que vous évoquez dans le premier volume de vos « Ecrits » : l'histoire n'est pas finie, elle continue, mais en étouffant la politique…

Même s'il n'y avait plus de politique au sens fort du terme, le temps passerait toujours… Mais notre conception du temps est en train de changer. Avec l'idée d'anthropocène et les dévastations qu'elle annonce, nous prenons conscience que le temps historique et le temps géologique ne sont pas séparés. Aux XIXe et XXe siècles, le climatique et le biologique faisaient partie de ce que les économistes appellent des « externalités ». Si nous voulons garder quelque chose de cette fusion de l'histoire et de la politique, il faut donc que celle-ci devienne une biopolitique et une cosmopolitique.

HISTOIRE INTERMINABLE. D'UN SIÈCLE L'AUTRE. ÉCRITS I, *et* PASSIONS DU CONCEPT. ÉPISTÉMOLOGIE, THÉOLOGIE ET POLITIQUE. ÉCRITS II, *d'Etienne Balibar,*
La Découverte, « L'horizon des possibles », 308 p. et 276 p., 22 € chacun ; numérique 16 € chacun.

Vous en appelez à une « biopolitique ». Le philosophe Jacques Derrida [1930-2004] avait repris le terme d'« auto-immunité » pour qualifier un corps qui s'autodétruit en dirigeant ses défenses contre lui-même…

Derrida avait utilisé cette notion à propos de la façon dont le gouvernement américain réagissait aux attentats du 11 septembre 2001, par l'institution d'une sorte de loi des suspects qui faisait directement appel à l'imaginaire de la défense de l'organisme contre des agents infectieux. A mes yeux, Derrida voulait dire non pas que la démocratie en tant que telle tend à l'autodestruction, mais que certains procédés sécuritaires sont mortels pour elle. Pour ma part, je dirais que l'un des traits de la démocratie, c'est la conscience que toute stratégie de protection collective, qu'il s'agisse de bouclage des frontières, de confinement, de traçage des « populations à risque », n'est pas inoffensive. La façon dont une société se veut « en guerre », même contre un virus, met en jeu la démocratie.

« La façon dont une société se veut "en guerre", même contre un virus, met en jeu la démocratie »

Le désastre sanitaire semble également étouffer les perspectives d'émancipation. « Aujourd'hui, il est plus facile d'imaginer la fin du monde que la fin du capitalisme », note le théoricien américain Fredric Jameson. Qu'est-ce à dire ?

Le mot le plus important ici, c'est « imaginer », car il connote à la fois une urgence et une difficulté intrinsèque. Imaginer la fin du capitalisme, c'est le moteur des espérances révolutionnaires. Nous avons toujours imaginé cela, non pas comme la « fin du monde », grand thème religieux, chargé d'effroi et de promesse, mais comme la « fin » de *ce monde,* celui des rapports de domination. Or la catastrophe environnementale, à laquelle s'ajoute maintenant celle de la pandémie, ouvre une troisième perspective, tragique à beaucoup d'égards ; mais le tragique n'est pas la fatalité, c'est le conflit de la nécessité et de l'obstination, le Sisyphe de Camus…

« Que "les choses continuent comme avant" : voilà la catastrophe », disait Walter Benjamin [1892-1940], un auteur qui revient souvent sous votre plume. Ce motif du « plus jamais comme avant », qui a structuré le rêve révolutionnaire, hante-t-il maintenant nos cauchemars sanitaires ?

Ce que j'ai envie de dire, c'est que nous pouvons être certains d'une seule chose : *l'histoire ne continuera pas comme avant*. Mais cette mutation n'est prévisible que dans sa généralité, nous en ignorons le contenu. Et, surtout, nous devons nous attendre à ce qu'elle offre des alternatives incompatibles entre elles, des systèmes de gouvernement et des valeurs humaines antithétiques. Il faut espérer que leur conflit se réglera de façon civile, par des moyens démocratiques, et non par la dictature ou le déchaînement de la brutalité, qui nous ramènerait dans l'ordre de la catastrophe.

Et, de fait, l'une des menaces qui planent sur le moment présent, n'est-ce pas le triomphe de ce que vous appelez une « politique de la cruauté » ?

Après d'autres, j'ai décrit l'idée que Machiavel *[1469-1527]* se faisait d'une action « princière », qui inclut le spectacle de la cruauté. Je me suis posé la question de la dimension tragique qui vient au jour quand on comprend que, pour Machiavel lui-même, cette politique n'est pas entièrement contrôlable. Du moins en a-t-il eu une conscience aiguë, ce qui n'est pas le cas de tous les petits et grands « machiavéliens » pour qui l'extrémité de la violence constitue le ressort de la domination et du pouvoir.

Mais nous parlons ici d'une cruauté délibérée, instrumentalisée, rationalisée. Il ne s'agit pas exactement de cela quand nous disons que la situation d'aujourd'hui est terriblement cruelle. Cruelle pour ceux qui meurent et pour leurs proches, leurs voisins et amis. Encore plus cruelle pour tous les « hommes jetables », ceux qui, si j'ose dire, meurent préférentiellement. Derrière cette cruauté anonyme, il y a sûrement des pratiques de gouvernement, des choix ou des absences de choix que, dans certains cas, on peut être tenté de dire « criminels », du moins par omission ou par défaut. Mais le fond de cruauté sur lequel se détachent aujourd'hui tous les problèmes politiques ainsi que les sentiments de désespoir et de révolte qu'il suscite nous renvoient à un système plutôt qu'à une politique. Disons que c'est un système qui se traduit par des politiques. Ce système est le capitalisme néolibéral, dont la règle n'est pas seulement d'exploiter le travail et de maximiser les profits, mais de rentabiliser, de marchandiser toutes les activités humaines même les plus intimes, au détriment du soin, de l'entraide et finalement de la vie.

« Peut-être jamais ! Peut-être demain ! Mais pas aujourd'hui, c'est certain ! », dit l'air de Carmen que vous citez. Cela vaut-il pour le déconfinement de votre espérance ?

Vous me parlez de l'Espagne telle que l'a fantasmée l'opéra français, je vous répondrai par ce chant de résistance qu'est le *Nabucco* de Verdi. Je l'écoute en ce moment, à la veille du « jour de la libération » que toute la gauche italienne s'apprête à fêter par une manifestation virtuelle le 25 avril et à laquelle j'essayerai de m'associer : *« Va, pensiero… »* (« Va, pensée… »). ■

PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN BIRNBAUM

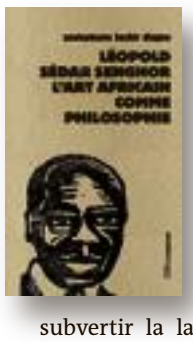
Lire la version intégrale de cet entretien sur Lemonde.fr/livres

DES POCHES SOUS LES YEUX

MATHIAS **ÉNARD**

POURSUIVONS L'EXPLORATION DES DOULOUREUX TERRITOIRES DE LA BEAUTÉ : lire *Le Polygone étoilé,* de Kateb Yacine (1929-1989), est une expérience des confins, des limites entre la prose et la poésie, entre le récit et le chant, entre le dialogue et le théâtre, entre la fiction et l'autobiographie, entre la langue française et les langues dites « étrangères ». L'auteur de *Nedjma* (Seuil, 1956) y poursuit ses obsessions, comme on tracerait un symbole magique dans la douceur blonde d'une plage algérienne, ou dans le sable rouge des grands ergs. *Le Polygone étoilé,* publié en 1966, est un talisman de mystère, dans lequel on retrouve les personnages de *Nedjma* : Lakhdar et son couteau, Nedjma elle-même, et la guerre. La guerre est partout. La guerre qu'on dit d'Algérie, bien sûr, mais aussi celle d'avant, celle d'encore avant, celle de toujours plus avant, où ce sont les mêmes qui meurent, les mêmes qui sont officiers, les mêmes qui servent. *Le Polygone étoilé,* c'est le dessin qui apparaît quand on a tout perdu : *« J'avais vingt ans comme l'épée ci-gît près de la plume/ Ci-git près de la plume un morceau de pain sec. » Le Polygone étoilé,* c'est le pays que nous dessinons sous la torture : une fois dépouillés de notre langue maternelle, nous écrivons *« dans la gueule du loup »* ; nous avons perdu tout à la fois notre mère et son langage, *« les seuls trésors inaliénables, et pourtant aliénés ! »*

AU DÉBUT DE SON ESSAI *Léopold Sédar Senghor. L'art africain comme philosophie,* Souleymane Bachir Diagne revient sur ce tournant qu'est la publication par Senghor (1906-2001) de l'anthologie dite de « la négritude », précédée de la préface de Jean-Paul Sartre, *Orphée noir* (*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française,* PUF, 1948), qui constitue sans doute le *terminus ante quem* des études postcoloniales. Diagne cite la réaction de Frantz Fanon à la lecture de cette préface : *« Je sentis qu'on me volait ma dernière chance.* (…) *La génération des jeunes poètes noirs vient de recevoir un coup qui ne pardonne pas. »* La négritude est un geste poétique, une façon d'essayer de sortir de la *« gueule du loup »* de Kateb Yacine, de subvertir la langue française. Comme le dévoile si brillamment Souleymane Bachir Diagne, c'est dans la lecture philosophique que fait Senghor de l'art africain, et notamment de la sculpture africaine, que se lit le mieux la pensée du poète et de l'homme d'Etat sénégalais, y compris bien sûr dans sa relation avec le catholicisme et les religions africaines anciennes. Grâce à la plume de Diagne, c'est toute la pensée de l'être chez Senghor qui nous apparaît.



CAR BIEN SÛR LES RELIGIONS SONT UN DES CENTRES DE LA PÉRIODE COLONIALE, impossibles à contourner, agissant tant sur le plan politique que social. *La France en terre d'Islam,* de Pierre Vermeren, décrit de façon magistrale l'évolution des politiques françaises vis-à-vis des musulmans, des chrétiens et des juifs dans les possessions coloniales de la rive sud et de l'est de la Méditerranée. Précise et fascinante, cette synthèse montre les enjeux, pour la monarchie, la république concordataire puis la France laïque, de l'organisation des rapports entre les cultes et de quelle façon l'islam, dont les fidèles sont de loin les plus nombreux, a lui aussi évolué au cours de la période coloniale : à l'islam « officiel » des notables et à la prégnance quotidienne des confréries se substituent peu à peu l'avancée des réformistes musulmans et la « révolution » salafiste. ■

PIERRE MARQUÈS

► ***Le Polygone étoilé,*** *de Kateb Yacine, Points, 192 p., 6,50 €.*
► ***Léopold Sédar Senghor. L'art africain comme philosophie,*** *de Souleymane Bachir Diagne, Riveneuve, « Pépites », 176 p., 9,50 €.*
► ***La France en terre d'islam,*** *de Pierre Vermeren, Texto, 512 p., 11,50 €; numérique 18 €.*